

Le PREMIER LIVRE imprimé à Montréal

Quand l'imprimeur français Fleury Mesplet débarque à Montréal en 1776, il n'a qu'une idée en tête : publier un journal pour faire souffler un vent de liberté au Canada. Il est alors bien loin de réaliser que c'est le règlement d'une confrérie religieuse très stricte qui sera son premier ouvrage dans le pays. Prêt à mettre de côté ses idéaux, Fleury Mesplet offre à Montréal son premier livre, après des péripéties pour le moins rocambolesques.

Sylvain Lumbroso

Tout avait bien commencé en Amérique pour ce Marseillais exilé. Après avoir croisé la route du grand Benjamin Franklin, lors d'un séjour à Londres en 1773, il a choisi de traverser l'Atlantique. Le génial inventeur, qui s'apprête à jouer un grand rôle dans l'indépendance américaine, a un point commun avec le Français. Il manipule lui aussi les caractères d'imprimerie depuis sa prime jeunesse. Son aura et son expertise ont certainement convaincu Fleury Mesplet de le suivre à Philadelphie. C'est dans cette ville, à la population importante et au développement culturel avancé, que le Français ouvre un atelier. Ce déménagement



va se transformer en opportunité, car la révolte qui gronde contre les Britanniques accroît les besoins en imprimés pour propager les idées nouvelles. Les Américains rêvent d'émancipation et aimeraient convaincre les Canadiens de partager cette ambition. Pour influencer les voisins du nord, le premier Congrès continental, qui réunit douze des Treize Colonies à Philadelphie, décide d'éditer une lettre destinée aux

François Beaucourt, *Portrait présumé de Fleury Mesplet (1734-1794)*, 1794.

© Wikimedia Commons. Musée national des beaux-arts du Québec.
Photographie Patrick Altman.

habitants de la province de Québec. L'ancêtre du Congrès des États-Unis choisit Fleury Mesplet pour effectuer tous les travaux d'impression en français. Cette *Lettre adressée aux habitants de la province de Québec, ci-devant le Canada* est ainsi tirée à deux mille exemplaires en 1774 pour dénoncer la férule de la couronne.

Depuis la fin de la guerre de Sept Ans en 1763, les sujets canadiens devenus britanniques ne jouissent toujours pas des mêmes droits que les autres habitants de l'Empire, selon cette lettre. La liberté de la presse ou le droit d'être jugé par un jury populaire ne sont pas appliqués par exemple. Les philosophes des Lumières sont donc convoqués pour étayer ces premiers appels à la démocratie dans la province de Québec. Deux autres missives suivront, toujours imprimées par Fleury Mesplet, partenaire incontournable du Congrès. Devant le faible succès de cette campagne de propagande, les Treize Colonies décident d'envahir le Québec pour imposer leurs vues par la force. L'armée révolutionnaire gagne ses premières batailles contre les Britanniques et la ville de Montréal tombe en



Joseph Duplessis, *Benjamin Franklin*, vers 1785.
© National Portrait Gallery, Smithsonian Institution, gift of the Morris and Gwendolyn Cafritz Foundation.

novembre 1775. Les troupes britanniques, dirigées par le gouverneur Guy Carleton, se retranchent à Québec. Pour rallier les habitants de la province à la cause du Congrès continental, Benjamin Franklin est dépêché à Montréal.

UN TRANSFERT PÉRILLEUX VERS MONTRÉAL

Pour diffuser les idées nouvelles, il faut encore imprimer des documents. Fleury Mesplet est ainsi envoyé en mission à Montréal en mars 1776. Il accepte volontiers cette proposition car il sait que la ville, qui ne compte pas encore d'imprimeur, offre de bonnes opportunités commerciales. Plusieurs années plus tard, le déroulement du périple de Mesplet vers Montréal est connu grâce à une note du Congrès qui constate que le transport maritime de son matériel a requis beaucoup plus d'argent que prévu, ainsi qu'une main-d'œuvre abondante et plusieurs bateaux. Les rapides de Chambly ont même failli avoir raison de l'entreprise : une partie du matériel détrem pé est hors d'usage. Après deux mois chaotiques, Fleury Mesplet arrive finalement à Montréal le 6 mai 1776, juste à temps pour rencontrer Benjamin Franklin qui est déjà sur le départ... Le 11 mai, ce dernier fait ses adieux à Montréal, sans avoir convaincu les élites civiles et religieuses de soutenir son initiative. Les mauvaises nouvelles vont s'accumuler pour Mesplet car les troupes américaines ne vont pas tenir longtemps la province. Incapables de prendre Québec, défendue par Carleton, elles vont subir de lourdes pertes et fuir vers leurs colonies de départ, mettant ainsi fin à l'aventure du Congrès au Canada.

Dans l'immédiat, Fleury Mesplet ne peut retourner à Philadelphie avec sa presse à peine sauvée des eaux. Le Français prend le risque de rester à Montréal avec sa famille et un journaliste impliqué dans son projet initial de journal : Alexandre Pochard. Il tente de lancer son atelier d'imprimerie jusqu'à la reprise de la ville par les Britanniques le 17 juin. Dans une lettre adressée à Benjamin Franklin en octobre 1776, Alexandre Pochard raconte



John Trumbull, *The Death of General Montgomery in the Attack on Quebec, December 31, 1775*, 1786. Le général Richard Montgomery et ses troupes tentent de prendre la ville de Québec le 31 décembre 1775. Cette bataille est un échec et l'officier y perd la vie, comme on peut le voir sur ce tableau.

© Yale University Art Gallery, 1832.2.

la suite de leurs mésaventures: « Le peu d'honnêtes gens qui soupirent pour le retour de vos troupes sont persécutés. L'imprimeur M. Mesplet, ses ouvriers et moi avons ressenti les coups de la vengeance des suppôts du roi. On nous a trainé en prison comme des coupables, on nous y a retenu 26 jours sans nous interroger, pendant ce tems l'imprimerie et nos effets ont été à la disposition d'une soldatesque qui ne cherche qu'à piller, et à la discrétion de la justice de Sa Majesté, qui ne diffère de l'injustice que par le nom. » Pochard, rentré en Europe à sa sortie de prison, intercède auprès du Congrès car il sait que Fleury Mesplet est toujours à Montréal, désargenté et catalogué comme un ennemi des Anglais. Il possède en outre des livres subversifs revendiquant plus de liberté. Alexandre Pochard laisse sa plume s'emporter et compare Mesplet aux Hébreux cachant leur progéniture

dans le récit de l'Exode: « Ces productions ressemblent à ces enfans des Hébreux que leurs parens cachaient avec soin pour les soustraire aux fureurs du tyran de l'Égypte. »

LES SULPICIENS : UNE AUBAINE POUR MESPLET

Quand Alexandre Pochard écrit cette lettre à Benjamin Franklin, il imagine son ancien acolyte persécuté par les Britanniques. Il ignore que Fleury Mesplet a trouvé un soutien providentiel auprès des seigneurs de Montréal : les Sulpiciens. La compagnie de prêtres, qui a fait l'acquisition de l'île en 1663, développe le territoire et veille à la piété des habitants. La cession de la colonie aux Britanniques ne les a pas menacés dans leurs prérogatives car, contrairement aux Jésuites ou aux Récollets, les Sulpiciens sont des prêtres séculiers. L'Église canadienne

a en outre rejeté l'initiative américaine, satisfaite par l'Acte de Québec, promulgué par le parlement britannique en 1774. La compétence de Fleury Mesplet ouvre aux Sulpiciens des opportunités pour continuer le travail spirituel auprès de la population. Pour encadrer leurs ouailles, les Sulpiciens ont développé un système de confréries. Des laïcs et des membres du clergé participent à des exercices de dévotion et s'entraident au sein de groupes parmi lesquels figure la confrérie de l'Adoration du Saint-Sacrement et de la Bonne-Mort. La confrérie est née en 1732 à l'initiative d'un prêtre sulpicien français (Antoine Déat, 1696-1761) qui s'est inspiré d'une pratique similaire dans sa région auvergnate.

Pour bien ancrer les prières dans la confrérie, un guide imprimé est nécessaire et Fleury Mesplet a les ressources pour le produire. C'est ainsi que, en 1776, à peine sorti de prison, le Français va fabriquer des exemplaires du *Règlement de la Confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement et de la bonne mort* en petit format de 11,5 sur 8,5 centimètres.

« Ces livres sont petits, donc faciles à transporter pour les cérémonies. Un exemplaire est remis à chaque membre de la confrérie qui complète la page deux avec son nom, sa journée d'adoration du Saint-Sacrement dans l'année et la demi-heure dans la semaine », explique Brigitte Caulier, spécialiste de l'histoire religieuse du Québec et professeure à l'Université Laval. L'historienne, qui a consacré sa thèse de doctorat aux confréries en 1987, pense que cette page personnalisée est une forme d'aide-mémoire pour les membres. C'est en tout cas un outil très pratique pour les chercheurs, car les livres ont parfois eu plusieurs propriétaires qui ont tracé leurs noms à la plume. Dans les registres conservés chez les Sulpiciens, l'inscription des confrères est notée, cette fois avec une somme d'argent. « Chaque membre s'acquitte d'une cotisation qui donne des avantages notamment pour s'offrir de bons services de funérailles dans la chapelle de la confrérie ou dans le carré dédié au cimetière. L'adoration du Saint-Sacrement est importante aux yeux des membres, mais ce qui compte surtout,



Cette version imprimée par Fleury Mesplet en 1776 a appartenu à Jean-Jacques Lartigue, évêque de Montréal (1777-1840).

© Collection Denis St-Martin. Photographie Marc-André Champagne.

Analyse technique par Céline Gendron et Geneviève Samson

Au Canada, le premier moulin à avoir fabriqué du papier date des années 1803-1805. Il était situé dans la région appelée St. Andrew-East, aujourd'hui Saint-André d'Argenteuil au Québec. Fleury Mesplet a donc utilisé du papier provenant d'autres sources pour l'impression du *Règlement de la Confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement et de la bonne mort*. Soit il a utilisé du papier fabriqué à Philadelphie, qu'il aurait apporté avec lui, soit du papier importé de la Grande-Bretagne.

Les exemplaires examinés sont imprimés sur un papier vergé dont l'origine est incertaine. Les vergeures (lignes horizontales) sont au nombre de 8-9 au centimètre, ce qui en fait un papier différent du papier d'écriture qui compte souvent 10, 12 ou 14 vergeures au centimètre. Un élément distinctif peut nous mettre sur la piste de l'origine du papier : le filigrane, qui est un motif en fil de laiton inséré dans le moule ou le tamis où se dépose la pâte à papier. Il est souvent accompagné d'un deuxième filigrane ou contremarque et porte généralement les initiales ou le nom du fabricant. Or, parmi les 11 exemplaires examinés (9 sont conservés à Bibliothèque et Archives nationales du Québec et 2 autres aux Livres rares et Collections spéciales de l'Université de Montréal), les filigranes sont difficiles à distinguer. Ceux identifiés ne permettent malheureusement pas de retracer la provenance du papier.

D'autre part, le livre possède une demi-reliure en toile brune avec papier décoré, cartonnage et dos lisse. L'aspect rudimentaire du livre indique que Fleury Mesplet devait manquer cruellement de matières premières pour réaliser la reliure, probablement en raison de l'accident survenu dans les rapides de Chambly. On peut néanmoins apprécier le fait que les livres sont encore dans un état qui permet leur consultation plusieurs siècles après leur réalisation.

c'est l'accompagnement des derniers jours de chaque confrère » précise encore Brigitte Caulier. Plusieurs textes pour parvenir à une « bonne mort » sont d'ailleurs présents dans le livre, parmi de nombreuses pages proposant des prières sous forme de litanies ou d'oraisons. Des instructions destinées à la bonne conduite des confrères jalonnent le *Règlement* qui totalise quarante pages. Des limites sont ainsi établies pour promouvoir les bons comportements : « L'on ne recevra pas non plus ceux qui fréquentent des maisons ou des personnes suspectes, qui vont souvent au cabaret, ou sont sujets à s'enivrer, qui vendent de l'eau-de-vie aux sauvages, qui tiennent publiquement dans leurs maisons des bals, ou assemblées de danses, ou qui reçoivent des masques ou qui se masquent... ».

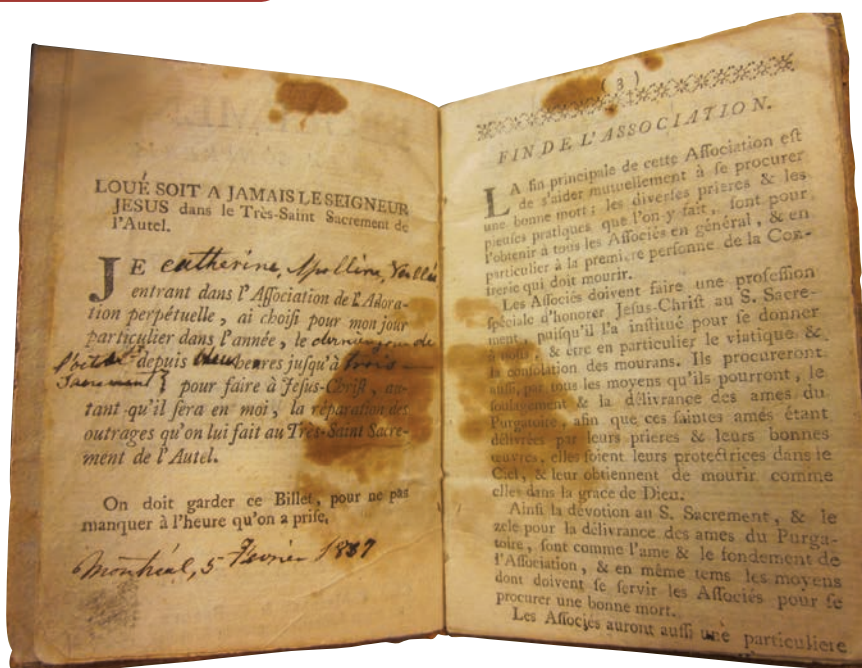
UN LIVRE POUR SE RELANCER

Des milliers de Montréalais ont été membres de cette confrérie, mais la période qui suit la cession de la Nouvelle-France marque un creux dans les effectifs. Seuls 99 nouveaux membres rejoignent la confrérie entre 1770 et 1779 selon le décompte de Brigitte Caulier. L'impression du livre par Fleury Mesplet arrive donc à point nommé pour favoriser le

recrutement. L'artisan, installé près de la place du marché comme il l'indique à la première page du livre, ouvre aux Sulpiciens une nouvelle perspective : ils ne seront dorénavant plus obligés d'importer tous leurs manuels de la France. Désormais, ils pourront concevoir leurs propres livres et adapter le contenu à leur public.

Mesplet n'en reste pas là. Il publie d'autres ouvrages religieux en 1776 : *Jonathas et David ou le Triomphe de l'amitié*, une tragédie en vers représentée par les écoliers du Collège de Montréal et un *Cantique de l'âme dévote* pour un client de Québec. Le libre penseur s'adapte aux demandes de ses clients ecclésiastiques et même des administrateurs. Quelques mois après avoir œuvré pour les Américains, il se met au service du shérif montréalais Edward William Gray. En août 1776, il imprime des affiches et des ordonnances pour le compte du Britannique qui communique pour éradiquer l'influence américaine. Sur une quittance pour facturer Gray, Fleury Mesplet ajoute une note en bas de la page, où il semble justifier son retournement : « Je ne suis pas le plus riche de ce monde, j'ai accepté la demande ».

L'imprimeur n'en est pas à ses premières difficultés financières. Lors de l'impression du *Règlement de la Confrérie*, Mesplet avait comme



Les membres de la confrérie avaient pour usage d'inscrire leur nom et des informations liées à la prière page deux.

© Bibliothèque et Archives nationales du Québec. Photographie Céline Gendron.

associé Charles Berger. Cet homme, rencontré à Philadelphie, a épongé les dettes du Français contractées lors d'une précédente entreprise. Le nom de Berger apparaît sur la première page du livre et sur les suivants, alors qu'il n'a pas de rôle opérationnel dans l'atelier. L'imprimeur Mesplet est pragmatique. Il accepte les contrats de ses anciens ennemis ou de religieux dont il ne partage pas les idées quand la situation l'exige. L'essentiel, pour

lui, est de faire fonctionner son atelier pour survivre et, un jour, publier le journal qu'il était venu éditer à Montréal. Deux ans après son arrivée, soit en 1778, il voit son rêve se réaliser. *La Gazette du commerce et littéraire, pour la ville et district de Montréal* paraît pour la première fois le 3 juin. Le premier livre fabriqué à Montréal a donc permis à son imprimeur de donner, peu de temps après, un premier journal à la ville. ■

Contexte de l'impression des livres

Les incunables canadiens sont les premiers livres imprimés dans le pays. L'année 1820 marque la fin de cette période de datation. Le livre de Fleury Mesplet, sorti en 1776, compte donc parmi les incunables. Le pays est très en retard dans ce domaine, puisque l'imprimerie avec des caractères mobiles existe en Europe depuis 1455. À Québec, il faut attendre 1765 pour que William Brown et Thomas Gilmore (venus aussi de Philadelphie) impriment le premier livre (*Le catéchisme du diocèse de Sens*) dans la province. Les Jésuites et les Sulpiciens avaient bien fait des tentatives pour s'équiper d'une presse au siècle précédent mais ces dernières avaient échoué. Pour publier un livre sous le Régime français, il faut donc recourir aux services des ateliers européens.

À Montréal, Fleury Mesplet met fin à cette disette de culture locale. Il imprimera comme sous-traitant et prendra même le parti d'éditer et de vendre certains ouvrages. Le *Règlement de la Confrérie de l'adoration perpétuelle du S. Sacrement* et *de la bonne mort* est sorti de ses presses. Deux éditions du livre existent : l'une n'indique pas d'atelier de production, l'autre est signée par Mesplet avec les mentions 1776 et Montréal. Elle est considérée comme la seconde édition car sa première page précise « Nouvelle édition revue & augmentée ». La première ne présente pas ces informations et le texte est plus court. Les historiens bibliographes se sont longtemps affrontés pour savoir si cette première édition a été réalisée à Montréal. Ainsi, Robert Wallace McLachlan a estimé, en 1906, que ce livre est né à Philadelphie avant l'arrivée de Mesplet dans la colonie canadienne. Aegidius Fauteux considère en 1934 cette hypothèse improbable et estime la première édition comme une œuvre montréalaise. La question n'a jamais été véritablement tranchée.